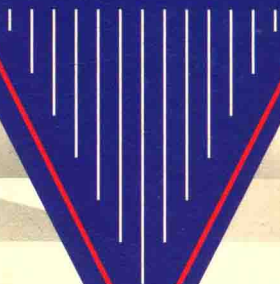


LITTÉRATURE CHINOISE

2

Œuvres du
Shaanxi



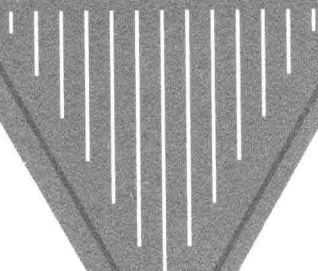
ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE



LITTÉRATURE CHINOISE

2

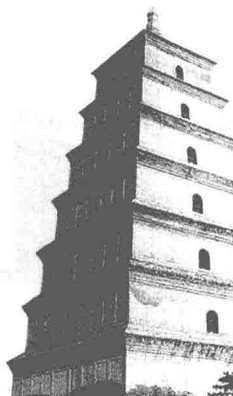
Œuvres du
Shaanxi



国家出版基金项目
NATIONAL PUBLISHING FOUNDATION



ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE



Première édition 2016

Traduit par Lü Shanshan

Révisé par Pierre CHAMBERT-PROTAT

Couverture conçue par He Yuting

Droits de propriété intellectuelle déposés par les Éditions du
Nouveau monde, Beijing, Chine.

Tous droits réservés. Toute reproduction est interdite sans
autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-7-5104-5667-1

ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE

24 rue Baiwanzhuang, 100037 Beijing, Chine

Tél : 86-10-68995968

Fax : 86-10-68998705

Site web : www.nwp.com.cn

E-mail : nwpcd@sina.com

Imprimé en République populaire de Chine

图书在版编目(CIP)数据

中国文学. 陕西卷. 下 : 法文 / 中国文学陕西卷编委会编 ; 吕姗姗译. — 北京 : 新世界出版社, 2016. 6
ISBN 978-7-5104-5667-1

I. ①中… II. ①中… ②吕… III. ①中篇小说—小说集—中国—当代—法文②短篇小说—小说集—中国—当代—法文 IV. ①I217.1

中国版本图书馆CIP数据核字(2016)第092253号

Littérature chinoise — Œuvres du Shaanxi 2

中国文学陕西卷(下)

编者:《中国文学陕西卷》编委会
策划:张海鸥
责任编辑:李淑娟 乔天碧 葛文聪
翻译:吕姗姗(同文世纪)
法文改稿: Pierre CHAMBERT-PROTAT
法文审定:宫结实
装帧设计:贺玉婷
责任印制:李一鸣 黄厚清
出版发行:北京 新世界出版社
社址:北京市西城区百万庄大街24号(100037)
总编室电话: + 86 10 6899 5424 68326679 (传真)
发行部电话: + 86 10 6899 5968 68998705 (传真)
本社中文网址: <http://www.nwp.cn>
本社英文网址: <http://www.newworld-press.com>
版权部电子信箱: frank@nwp.com.cn
版权部电话: + 86 10 6899 6306
印刷:北京京华虎彩印刷有限公司
经销:新华书店
开本: 880 × 1230 1/32
字数: 120千字 印张: 8
版次: 2016年6月第1版 2016年6月北京第1次印刷
书号: ISBN 978-7-5104-5667-1
定价: 98.00元

新世界版图书 版权所有 侵权必究
新世界版图书 印装错误可随时退换



Sommaire

La maison blanche dans le lointain	1
<i>Gao Jianqun</i>	
D'une même racine	87
<i>Ye Guangqin</i>	
Dur-comme-fer	125
<i>Liu Qing</i>	
Postface	245

La maison blanche dans le lointain



Gao Jianqun

Gao Jianqun est né en 1954, à Lintong (Shaanxi). Il est vice-président de l'Association des auteurs de la province du Shaanxi, et de la Confédération des Belles-Lettres et Beaux-Arts de la province du Shaanxi. Il a commencé à publier en 1976. Il est l'auteur des romans *Le dernier des Xiongnu*, *Le village de Liuliu*, *La grande plaine*, *La ville de Tongwan*, ainsi que des nouvelles *La maison blanche dans le lointain*, *Da Shundian*, *Le cheval ili*, des recueils d'essais *La légende du grand désert*, *La rose dorée de l'Orient*, *Xiongnu et hors-Xiongnu*, et *Nouvelles-essais de dix mille mots*, ainsi qu'une *Sélection de poèmes*. Il a remporté les prix littéraires Lao She, Guo Moruo et Zhuang Zhongwen.

Cette nouvelle a été publiée initialement dans le cinquième numéro de 1987 de la revue *Auteurs de Chine*.

1

À l'époque, il était un beau jeune homme qui se livrait au trafic transfrontalier dans la région, avec son père, un vieux Hui mi-marchand mi-brigand. Sur la vaste frontière sino-russe, personne ne pouvait arrêter le clip-clop des sabots des trafiquants à cheval. Ils chargeaient sur leurs chevaux des produits artisanaux de tout genre, des fourrures et des toisons, voire de l'or de l'Altaï : destination Almaty, juste derrière le lac Zaïssan, ou bien à travers la steppe et les monts sauvages, jusqu'à Moscou. Ils y achetaient les dernières nouveautés de la vie quotidienne, pour les revendre aux Kazakhs de la steppe. Jusqu'à ce jour, le vocabulaire kazakh utilise les mots russes pour désigner beaucoup d'objets du quotidien, comme le thermos et le fusil.

Un jour le vieux Hui, accompagné de son fils encore jeune, après un voyage sans haut ni bas, passait la nuit dans la tente d'une famille nomade kazakhe. C'était un couple de jeunes mariés, entre deux campements. Cette nuit-là, la lune était claire comme de l'eau. Un rideau blanc pendait par le milieu de la petite tente, séparant symboliquement les hôtes de leurs invités.

Chez les Kazakhs, il existait une coutume peu élégante

qui se pratique encore, croit-on, dans les régions les plus reculées. Selon eux, les enfants conçus dans une nuit où l'on offrait l'hospitalité étaient voués à la même réussite que l'invité. Et ce foyer était un jeune couple : ils étaient tout feu tout flamme. Avec l'arrivée d'invités illustres, on s'imagine aisément la situation.

De l'autre côté du rideau blanc, le jeune couple fit grincer le lit toute la nuit, mortifiant bien les deux invités de ce côté-ci. Le vieux et le jeune Hui, couchés à même le sol qui dégageait une odeur d'herbe avec de fortes effluves de mouton, souffrant les grincements du lit et les gémissements de plaisir qui échappaient aux amoureux, se tournèrent et se retournèrent dans leur lit, ne pouvant fermer l'œil de la nuit.

Le vieux Hui furieux secoua son fils au petit matin. Ils grimpèrent sur leurs chevaux et partirent, non sans avoir au préalable, en signe de mécontentement, posé la marmite à l'envers au milieu de la tente.

Après sa nuit de dur labeur, le jeune couple ne se réveilla qu'au lever du jour. En voyant que les invités avaient disparu et placé la marmite à l'envers au milieu de la tente, ils rougirent et sautèrent à cheval pour les rattraper.

En l'espace d'une nuit, le jeune Hui était devenu adulte. Le vieux Hui devinait, dans le regard épicé de

son fils et dans le renflement de son entrejambe, l'éveil de certaines fonctions physiologiques, après une longue période d'enfance et d'adolescence, et avec l'expérience de cette nuit sous la tente. Un soupçon d'inquiétude s'insinua dans son cœur.

Après avoir rattrapé ses deux invités et pour se rattraper, le Kazakh les invita à demeurer dans leur tente pendant trois jours. Pendant ces trois jours-là, la tente ne bougea pas.

Au bout des trois jours, le Kazakh s'aperçut soudain que les bras de sa femme étaient désormais pleins de froideur. Manifestement, un collier d'agate rouge, une bague chromée, un peigne en bois, voire une simple pince à cheveux en métal, suffisaient à ravir le cœur innocent d'une Kazakhe — et puis, il était distingué, ce jeune homme.

Quelques jours après qu'ils soient repartis, le jeune Hui revint seul. Certainement c'était dans le dos de son père. La jeune Kazakhe et lui se rencontrèrent fréquemment hors de la tente, dans la vaste steppe, sous le couvert de la nuit. Dans la journée même, leur empreinte hâtive restait dans les rosiers sauvages et les achnathera.

De campement en campement, les troupeaux de mouton montaient vers les hauts pâturages.

Comme dans les chansons d'amour tristes trans-

prises de génération en génération, par une nuit noire, le grondement des sabots a brisé leurs doux rêves. Le mari furibond et une meute de Kazakhs tout aussi furieux les encerclèrent tous les deux. La femme adultère, à moitié nue, fut jetée en travers d'un cheval et emportée. Son corps blanc, nourri de thé au lait et de mouton mangé à pleines mains, ce corps brûlant d'excitation un instant auparavant, se roulait en boule à présent, tout brillant d'une clarté pâle dans la nuit sombre. Ses seins immenses — évoquant les pis d'une vache laitière tachetée — tremblaient avec le tremblement de son corps.

Son séducteur reçut une grêle de coups, avec le dos du sabre, la pointe de la botte, et la mouche du fouet, jusqu'à ce qu'il tombe évanoui sur la steppe. Les Kazakhs poussèrent des cris et le clouèrent au sol, sur le lieu même de son forfait, en lui plantant dans le ventre une faucille de plus d'un mètre de long.

Au petit jour, la steppe était vide. Déjà les Kazakhs, avec leurs tentes pliées sur le dos de leurs chevaux, entraînaient leurs troupeaux sur la route de l'Altaï qu'on apercevait au loin. Ils oublieraient cette romance comme ils oublieraient cette pâture où ils s'étaient reposés. Si bien des années plus tard ils devaient repasser par cet endroit-là, et que les herbes aient connu plusieurs de leurs saisons jaunes et leurs saisons vertes, le passé ne leur

reviendrait pas facilement en mémoire.

Ce jeune homme de passage, cloué vivant dans la steppe, allait être découvert par les vautours, cherchant leur nourriture depuis le ciel. Le vautour inspectait la steppe tous les matins, en quête de moutons qui se seraient égarés de langueur dans la steppe pour y mourir. Ravi de découvrir une telle nourriture, le vautour aurait rapidement invité famille et voisin au festin. Bien sûr, avant d'avertir les autres, il lui faudrait manger les deux yeux. Le goût des yeux est si appétissant.

Mais à l'heure où un trait de rouge ourla les sommets enneigés de l'Altaï, le jeune Hui revint à lui. Avec difficulté, il retira la faucille qui lui perçait le ventre, centimètre par centimètre. Il se leva en chancelant, les mains sur le ventre et les reins, et s'en alla lentement.

Quelques temps après, une troupe de brigands fit son apparition sur la steppe. Leur chef était un jeune homme beau et éduqué. En effet la troupe de brigands vivait jadis dans l'Altaï et, à la mort de son chef, on était convenu que le premier venu sur la steppe serait son successeur. S'il n'était pas d'accord, ils le tueraient et continueraient leur recherche. C'est ainsi qu'ils avaient rencontré le jeune Hui. Après un instant de réflexion, celui-ci avait donné son accord. Les brigands le portèrent alors jusque dans la montagne.

Comme on pouvait le prévoir, les brigands cherchèrent le jeune couple par toute la steppe, inspectant sur leurs chevaux noirs les montagnes incontournables des pasteurs nomades.

Ils le trouvèrent.

Le chef des brigands ne tua pas le Kazakh. En le regardant, pieds et poings liés, il semblait un peu honteux. Avant de partir, il déchargea de son cheval un sac de sable aurifère volé dans une région minière de l'Altaï, et le jeta aux pieds du nomade. Face à l'homme qui grinçait des dents et lui jetait des regards furibonds, il lui tapota la nuque avec magnanimité.

Devant sa maîtresse en revanche, il sortit son fouet et l'en frappa durement de quelques coups, avant de lui lancer furieusement : « Tu as détruit ma vie, femme, espèce de chienne, diablesse, charmeuse, avec tes chaussures rouges ! »

Il se tirait les cheveux et criait amèrement sur ses erreurs : « Épargne-moi, fatal désir ! »

Puis il la mit sur le dos de son cheval et l'emmena.

Il prit alors le nom de Ma Liandao, « Ma-la-Faucille »¹. En effet, en apprenant ces tristes événements,

1 Liandao signifie « faucille » ; Ma signifie « cheval » et est un nom de famille courant en Chine. [NdT]

le vieux marchand était venu de loin pour le retrouver. Il lui avait signifié gravement la rupture de leurs relations filiales, et lui avait interdit d'utiliser le nom qu'il lui avait donné. Le jeune Hui avait hurlé et, relevant sa chemise à la pointe du sabre, montré sa cicatrice : « Ma-la-Faucille ! »

Les brigands l'avaient acclamé : « Bravo, Ma-la-Faucille ! Quel nom retentissant ! » Le vieux marchand avait sursauté et manqué tomber de son cheval. Il piqua des deux et repartit, abattu, par le même chemin qui l'avait amené. Désormais il ne reparut plus sur cette steppe.

Plusieurs années passèrent. L'ancien jeune Hui disparu, on ne voyait plus qu'un Ma-la-Faucille à la face livide, au corps robuste, au regard sombre et taciturne. Les trafiquants lui avaient fourni des armes, et des chercheurs d'or déchus avaient élargi ses effectifs. Il devint le roi de la steppe, sur toute la contrée.

Entretemps, le dix-neuvième siècle se terminait. Tout le monde sait que dans ce temps-là, la Chine a dû signer avec la Russie toute une série de traités humiliants qui lui firent perdre un million et demi de kilomètres carrés de territoire. Lénine le juste, dans son œuvre immortelle, en a parlé en termes très fermes ; je ne vais donc pas en reparler ici. De plus, l'histoire qu'on raconte ici s'est déroulée après ces événements, et n'a que peu de rapports

avec eux. Si cela vous intéresse, je leur consacrerai peut-être un autre écrit en propre.

Après la signature du traité sino-russe de 1883 concernant plusieurs territoires, des incidents se produisirent sur la frontière sino-russe, qui préoccupèrent fort le gouvernement de la dynastie Qing. À ce moment-là, Ma-la-Faucille asseyait davantage son pouvoir. Le gouvernement Qing, sachant qu'il ne pouvait en venir à bout, adopta une autre stratégie en lui offrant une amnistie et un poste officiel, et fit construire sur la partie déserte de la frontière une maison blanche pour qu'il y stationnât.

Ma-la-Faucille soupirait. Il résumait sa vie de brigand avec ces deux vers du Kutadgu Bilig¹, une œuvre extraordinaire qui circule en Asie centrale :

J'ai libéré la jeunesse, elle est comme un nuage en mouvement,

J'ai mis fin à une vie rapide comme le vent.

Il emmena sa belle épouse stupide, la femme kazakhe qu'il avait fait porter à dos de cheval depuis la steppe, et se rendit au poste frontière pour prendre son office. Âgé d'à peine trente ans, il paraissait très vieux. Des cheveux

1 Poème fondateur de la culture ouïghoure, composé par Yusuf Khass Hajib († 1085). Son titre signifie « La science qui apporte la prospérité ». [NdT]

blancs apparaissaient même sur sa tête. Manifestement, pendant les lunes qui l'avaient vu exercer le métier de brigand, il avait souffert mille morts dans son for intérieur. Des sourires firent leur apparition sur son visage sombre.

Il réclama à sa femme l'argent qu'il avait accumulé pendant ces années-là, et le distribua équitablement entre tous les bandits en leur disant de mener chacun une nouvelle vie. C'étaient d'anciens paysans nomades et d'anciens chercheurs d'or, ruinés, qui appartenaient à tous les groupes ethniques. Ayant reçu l'argent, ils rentrèrent chez eux, ou bien revêtirent l'uniforme pour l'accompagner au poste frontière.

2

Le poste frontière se situait sur une vaste plaine vide où se mêlaient pâturage et désert. De là, on entrevoyait le mont Altaï. Une grande rivière grondait sous les murs du poste. C'était l'Irtych. Elle prend sa source dans le mont Altaï et traverse les terres couleur châtaigne de l'Asie centrale, puis les terres russes, avant de confluer dans l'Ob et de se jeter dans l'Arctique. Une rumeur non avérée affirme que le grand poète Li Bai, venant de Suyab, est entré en Chine en suivant justement le cours de cette

rivière¹.

Longtemps après l'époque de Ma-la-Faucille, l'auteur de ces lignes est venu un temps servir au poste frontière de Maison-Blanche, en tant que simple garde-frontière. Il fut ébahi par les fortes chaleurs de l'été et les froids marqués de l'hiver. Selon les données météorologiques, qui sont un peu sous-estimées, les plus fortes températures peuvent dépasser 46°C, et les plus basses tomber en dessous de -46°C. La moitié de l'année, les bottes en feutre et les chaussures bombées foulent la glace et la neige. Et qu'en sera-t-il en été ? L'été, c'est plus effroyable encore. On estime qu'il y a longtemps, ici, se trouvait un marais noir. Le marais a disparu, mais les achnatherum et les roseaux prospèrent, attirant d'innombrables moustiques sur ces plantes vertes. Tu peux tendre le pied dans l'herbe, et aussitôt, dans un vrombissement, tout ton corps est couvert de moustiques, au point que ton uniforme militaire kaki devient gris. Quant aux casernements, c'est encore plus terrifiant. Aux quatre coins de la pièce, les moustiques comme une dynastie d'abeilles formaient une masse grosse comme le poing, qui restait

1 Li Bai (701-762), considéré comme l'un des plus grands poètes chinois, est né à Suyab, station sur la route de la soie située dans l'actuel Kirghizistan, et n'est arrivé sur le territoire de l'actuelle Chine, au Sichuan, qu'à l'âge de cinq ans. [NdT]